

création, et l'on croit voir se réaliser encore une fois les miracles de la jeunesse du monde.

Les hirondelles, qui cherchent, pour abriter leur couvée, le toit hospitalier de ceux qui sont paisibles et doux, vont s'abattre, au retour du printemps, sur la cellule des anachorètes. Un jour que saint Guthlac recevait la visite d'un de ses amis nommé Wilfrid, deux hirondelles entrèrent dans sa demeure en poussant des gazouillements joyeux, se posèrent sur ses épaules et agitérent doucement leur ailes noires. Wilfrid, étonné, dit à Guthlac : O mon frère ! comment avez-vous inspiré tant de confiance à ces filles ailées de la solitude ? — Ne savez-vous pas, répondit Guthlac, que celui qui s'unit à Dieu dans la pureté de son cœur voit à son tour les êtres de la nature s'unir à lui ? Les oiseaux du ciel connaissent ceux qui ne se montrent pas dans la société des hommes. Les hirondelles, à ces mots, agitérent plus vivement leurs ailes, et poussèrent de petits cris si plaintifs et si doux qu'on eût dit qu'elles demandaient quelque chose. Alors le saint prit une petite corbeille de joncs et des brins de paille, posa la corbeille sur la terre, et, aussitôt, les oiseaux commencèrent à bâtir un nid qui fut achevé bientôt après. Le saint le plaça sous son toit, et, chaque année, au retour du printemps, les hirondelles venaient lui demander une corbeille de joncs pour leur nid et un abri sous le chaume de sa cellule.

Que de fois, pendant un orage, de pauvres oiseaux battus par la pluie et le vent ne sont-ils pas venus frapper aux étroites fenêtres des chaumières comme pour demander un abri ; que de fois, quand la neige couvre la terre, le roitelet n'est-il pas venu jusqu'au seuil des maisons chercher quelques miettes de pain ! Que la fenêtre s'ouvre à l'oiseau battu par l'orage ! que la porte s'ouvre au roitelet affamé par la neige ! le pauvre, à son tour, ne viendra pas frapper en vain à cette maison hospitalière, car les cœurs généreux embrassent dans la même pitié les animaux et les hommes, et la pitié est une vertu que Dieu bénit toujours.

Répétez-le souvent aux enfants confiés à vos soins : les animaux placés près de nous sur cette terre sont les créatures de Dieu. Ils sont nos serviteurs, quelquefois nos amis, nous ne devons jamais être leurs bourreaux. Que vous ont fait ces pauvres oiseaux qui suspendent au printemps leurs nids dans les haies et les jardins, et qui charment les campagnes par de si joyeuses chansons ? Vous ne savez donc pas qu'en enlevant leurs œufs, en écrasant leurs couvées, vous exposez les récoltes, qui coûtent tant de travaux à vos familles, aux ravages des vers et des insectes ? Pour un grain de blé qu'il mange, l'oiseau vous en donne mille, en détruisant tous les animaux malfaisants que vous-mêmeseriez impuissants à détruire.

Répétez souvent aux enfants : Quand vous serez en âge de cultiver la terre, ne demandez pas au cheval, au bœuf, à l'âne plus de travail qu'ils n'en peuvent donner. Ne les battez pas quand ils sont à bout de force, car se sont vos propres ressources que vous détruisez ainsi. Le cheval dont on abuse est un cheval perdu. Ménagez-le ; car il n'est souvent vicieux et rétif que parce qu'il a été soumis à de mauvais traitements, et la brutalité est toujours le pire des moyens. Dites encore à vos élèves qu'une loi a été faite pour protéger les animaux, que tout individu qui se fait un barbare plaisir de frapper et de blesser un chien inoffensif, que le charretier qui s'acharne à frapper son cheval, sont cités devant les tribunaux et condamnés à l'amende et à la prison. Dites-leur aussi qu'il s'est formé une société qui vient en aide à la loi pour faire disparaître de nos mœurs les actes de brutalité qui nous aillent trop souvent encore. Ajoutez que cette société donne des récompenses et même des médailles d'or aux personnes qui se distinguent par leur douceur. Enfin, punissez vous-mêmes dans vos classes les enfants qui laisseraient percer les instincts contre lesquels nous protestons ici, et surtout faites-leur bien comprendre tout ce que ces instincts ont de honteux et de coupable.

Ce que nous venons de dire du penchant à la cruauté, qu'il est très-important de réprimer du premier moment où il se révèle, s'applique également à tous les autres défauts. Le maître doit apporter une attention soutenue à en surprendre toutes les manifestations, pour combattre dans chaque enfant ses tendances dominantes vers le mal. Il serait de même très utile, nous le pensons, d'indiquer dans le bulletin de conduite la nature des fautes, afin d'habituer de bonne heure les élèves à se rendre compte de leurs actes, à surveiller leur caractère et à se conduire à l'égard des autres avec douceur, avec sincérité, avec obligeance. Les premières réflexions qu'un enfant fait sur lui-même, ses premiers efforts pour se corriger sont souvent décisifs ; il faut que pour lui l'école soit l'image du monde, et qu'il sache de bonne heure que la règle souveraine de la vie est tout entière dans ce précepte : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit à vous-même.*

CH. LOUANDRE,
Journal des Instituteurs.

Exercices pour les Éléves des Écoles.

Vers à apprendre par cœur.

LE PRESBYTÈRE.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?

Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
D'un peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il n'a faits.
Souvent, dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit et le riche l'estime,
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

DELLU.

Exercices de Grammaire.

25. L'Auxiliaire Avoir.

Le bijoutier.—En 1794, Mme de N..., ayant eu le malheur de perdre son mari et toute sa fortune, se trouva à Paris, ayant cinq enfants à sa charge, et sans qu'elle eût aucun moyen d'existence. D'abord, elle eut recours au travail. Elle avait trouvé des soutiers à border. Mais le cordonnier qui avait eu la complaisance de l'occuper, ayant suspendu ses paiements et ses travaux, cette mère infortunée eut besoin de s'adresser à un bijoutier du voisinage auquel elle eut bientôt vendu tous les bijoux qu'elle avait eus de sa famille ou de son mari. Elle en aurait eu davantage, qu'elle eût eu encore le courage de s'en défaire pour avoir la consolation de donner du pain à ses pauvres enfants. Qui n'en n'aurait pas fait autant, et qui aurait eu le courage de la blâmer d'avoir recours à une mesure semblable ? Enfin, elle n'eut bientôt plus que son linge. Le bijoutier, dont la conduite aura votre approbation, comme elle a en la mienne, comme elle aura en celle de tous ceux qui auront entendu parler de lui, vint encore à son aide, en lui prenant chaque semaine les hardes qu'elle lui apportait, et en ayant soin de lui en remettre la valeur. Tout à coup la pauvre femme cessa d'aller chez le bijoutier. Quand cet homme vertueux eut connaissance de cette absence, il en eut une vive inquiétude. Il s'informa de la demeure de cette infortunée, et, après avoir eu son adresse, il se rendit chez elle. Une petite fille, qu'il avait en déjà le plaisir de voir chez lui, vint lui ouvrir la porte. L'hiver avait déjà fait sentir ses rigueurs, et Mme de N... n'avait pas de feu dans sa chambre, qui offrait le spectacle de la plus affreuse misère dont on ait jamais eu connaissance. « Eh quoi ! madame, lui dit le bijoutier, vous avez donc eu à vous plaindre de moi, pour que vous ayez eu l'idée de ne plus venir me voir, où bien vous aurez eu quelque maladie qui vous aura empêchée ?—Il aurait fallu que j'eusse quelque chose à vous vendre, répondit Mme de N..., nous avons tout épuisé, et nous n'avons plus pour ressource que le pain du bureau de bienfaisance.—Pourquoi ne m'avoir rien dit de votre position ? Pourquoi avoir eu la discrétion de me la cacher ? Croyez-vous que j'eusse eu le cœur assez dur pour ne pas y compatir, si vous eussiez eu le courage de me la confier ? Mais n'ayez plus d'inquiétude ; Dieu veut que vous ayez bon espoir, et que vous ayez l'âme forte dans l'infortune. J'ai vendu vos bijoux et votre linge ; j'en ai tiré 2000 francs ; je vous les apporte, prenez-les. Quand à l'argent que vous avez eu de moi, j'exige que vous ayez la bonté de le regarder comme si je vous l'avais prêté, comme si je vous en eusse fait une avance, que nous aurons le plaisir de régler, quand vous aurez eu des temps meilleurs. » A ces mots, le bijoutier s'échappa et disparait. Mme de N... eut autant de reconnaissance que son bienfaiteur avait eu de générosité. Loin d'avoir honte de sa misère et des dons que le bijoutier lui avait faits, elle pria les journaux de publier la noble conduite de son protecteur. Deux ans après, ayant eu le bonheur d'améliorer sa position, elle rendit ses avances au bijoutier, qui grâce au retentissement qu'avait eu son louable désintéressement, fit une brillante fortune, dont il eut la satisfaction de pouvoir jouir, puisqu'elle avait sa source dans la vertu.